



# Une histoire de France

Des Gaulois à la veille de la Première Guerre mondiale

*Par Henrietta Elizabeth Marshall*

Image de couverture : *Charles VII se faisant couronner à Reims*

L'écriture de cette histoire de France a été réalisée grâce à la traduction principale du livre *History of France* de H. E. Marshall. Certaines parties viennent également de la traduction de *History of France* de H. A. Guerber. D'autres ajouts ont été effectués à partir de textes sur l'histoire de France de Jules Michelet et Louis Michéant, ainsi que de quelques chroniqueurs. Des adaptations et compléments ont été ajoutés par Maeva Dauplay.

© Maeva Dauplay – Tous droits réservés

# Une histoire de France

**Par H. E. Marshall**

TRADUCTION ET RÉÉCRITURE

**PAR MAEVA DAUPLAY**





# I. La France d'autrefois

La vaste région comprise entre le Rhin, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées et l'océan Atlantique était autrefois un immense territoire sauvage, couvert de forêts et de marécages. Pendant des milliers d'années, des hommes et des femmes y ont vécu dans des grottes ou dans de simples huttes circulaires construites avec des branches couvertes de feuilles.

Ils cueillaient des noix, des baies et d'autres fruits quand ils en trouvaient. Avec des pierres ou des coquillages tranchants, ils déterraient des racines qu'ils mangeaient crues. Pour chasser, ils fabriquaient des pointes en silex qu'ils fixaient à leurs flèches et à leurs lances. Grâce à ces armes, ils traquaient de grands animaux aujourd'hui disparus, comme le mammouth ou l'ours des cavernes.

Ces hommes, ces femmes et ces enfants vivaient en petits groupes où chacun avait son rôle. Les plus rapides et les plus forts – y compris les femmes – participaient aux grandes chasses. Les autres, comme les mères avec de jeunes enfants, les personnes âgées ou blessées, s'occupaient des autres tâches : ramasser racines, baies, fruits ou œufs dans les nids, poser des pièges pour capturer de petits animaux, collecter du bois et entretenir le feu qui protégeait des bêtes sauvages et servait à cuire les aliments.

Les femmes prenaient soin des enfants, les allaitaient longtemps et leur apprenaient leurs premières tâches : allumer le feu, fabriquer des outils, chasser. Les plus jeunes apprenaient aussi à reconnaître ce qu'on pouvait manger ou non et à différencier un rhinocéros laineux d'un mammouth ou d'un bison des steppes.

À cette époque, les forêts regorgeaient de gibier et les rivières de poissons. On les attrapait pour les manger crus, grillés au feu de bois ou séchés pour plus tard. Une autre technique consistait à faire

chauffer des pierres dans le feu puis à les plonger dans un trou rempli d'eau recouvert d'une peau. Cela permettait de faire bouillir viande et racines.

\*

Ces premiers hommes s'habillaient avec les peaux des animaux qu'ils avaient tués. Ils les cousaient entre elles à l'aide de grosses aiguilles faites de baguettes de bois dur, d'os ou d'arêtes de poisson bien pointues, percées d'un petit trou. Pour fil, ils utilisaient le crin des chevaux sauvages ou de fins nerfs d'animaux, qu'il fallait d'abord longuement assouplir.

Dans les grottes, les chasseurs peignaient à la lueur des lampes à graisse des bisons, des chevaux ou des cerfs. On a retrouvé des pigments dans des coquillages qui leur servaient de palettes pour mélanger les couleurs. Les hommes et les femmes de cette époque façonnaient aussi des bijoux et des parures en os et en coquillages, sculptaient des statuettes animales et humaines et décoraient leurs armes. C'étaient de grands artistes.

Bien plus tard, d'autres peuples arrivèrent : les Ibères aux cheveux bruns et les Celtes aux cheveux clairs, venus d'Espagne et de l'est de l'Europe. Ils apportèrent leur savoir-faire : cultiver des céréales et des légumes, élever du bétail, cuisiner, faire de la poterie. Ils étaient organisés en grandes familles, ou tribus, qui formaient chacune une petite nation. Comme chaque tribu voulait les meilleurs lieux de pêche, de chasse et de pâturage, ses membres étaient prêts à se battre pour les obtenir et les défendre.

\*

Ces premiers peuples avaient aussi leur religion et croyaient en la vie après la mort. Ils enterraient leurs défunts dans des grottes ou des tombes en pierre brute et plaçaient à côté d'eux des armes, des ornements et des vêtements pour leur nouvelle vie. Ils déposaient aussi de la nourriture dans des récipients en terre, afin que les morts aient des provisions pour leur voyage vers un monde meilleur. La plupart des corps se sont désintégrés avec le temps, mais certains,

protégés de l'humidité, ont été retrouvés des centaines d'années plus tard, encore bien conservés.

Des squelettes humains, des ossements d'animaux et de poissons, des armes en pierre, des peignes en os, des récipients en terre, des ornements et même des lambeaux de vêtements ont ainsi été découverts. Ils sont aujourd'hui soigneusement conservés dans des musées. Cela nous permet de voir de nos propres yeux quels outils, armes et objets utilisaient nos ancêtres et d'imaginer comment ils vivaient il y a si longtemps.

## XV. L'histoire de Pépin le Bref

À la mort de Charles Martel, le royaume fut partagé entre ses trois fils : Carloman, Pépin et Griffon. Mais Griffon n'avait qu'une quinzaine d'années et ne pouvait pas gouverner. Carloman et Pépin l'affrontèrent donc. Après l'avoir vaincu, ils l'enfermèrent dans une prison et se partagèrent sa part du royaume. Pour donner l'illusion d'un roi légitime, ils installèrent ensuite un Mérovingien sur le trône, lui accordant les honneurs habituels tandis qu'eux gouvernaient réellement.

De nombreux seigneurs refusèrent de se plier à leur autorité, et plusieurs combats éclatèrent. Mais les deux frères restaient unis et, côte à côte, ils finirent par l'emporter. Après six ans de luttes, Carloman, fatigué de la guerre, des effusions de sang et de la difficulté de maîtriser un peuple turbulent, aspira à la paix. Il déposa son épée et son armure, rasa ses longs cheveux blonds et, revêtu d'une robe de moine, se retira dans un monastère. Là, priant dans sa petite cellule et arpentant les cloîtres tranquilles avec ses frères moines, il trouva enfin la sérénité qu'il recherchait après sa vie de guerrier.

Lorsque Carloman se retira, Pépin resta seul maître de la France. La paix régna enfin dans le royaume. Il jugea inutile de maintenir un Mérovingien sur le trône et estima que le moment était venu pour lui de devenir roi. À cette époque, le clergé, composé de prêtres et de moines, était le seul groupe instruit du pays, et à sa tête se trouvait le pape à Rome. Pépin, désireux de s'assurer qu'aucun membre du clergé ne s'opposerait à sa légitimité, envoya deux émissaires au pape

pour lui poser cette question : « Qui doit être roi : l'homme qui porte la couronne ou celui qui gouverne le peuple ? »

Le pape répondit : « Celui qui possède le pouvoir royal doit aussi jouir des honneurs et des titres de la royauté. »

Pépin fut donc couronné roi des Francs lors d'une cérémonie solennelle. Il n'était plus seulement le chef élu d'une troupe de guerriers, hissé sur un bouclier et acclamé roi. Vêtu de splendides habits, il s'agenouilla avec sa reine sur les marches de l'autel. D'innombrables cierges brillaient et la fumée de l'encens emplissait l'église, tandis que l'évêque plaçait la couronne sur sa tête et l'oignait d'huile sainte.

Le roi Pépin fit alors le serment d'aider et de protéger son peuple :

« Sur mon honneur, je jure à chacun de vous de maintenir la justice et le bon droit, afin que chacun d'entre vous me rende l'honneur qui m'est dû et m'aide à conserver et défendre le royaume que je tiens de Dieu, avec fidélité, justice et raison. »

C'est ainsi qu'une nouvelle lignée de rois monta sur le trône : les Carolingiens, ou « fils de Charles », puisque Charles se disait « Carolus » en latin.

Le dernier des Mérovingiens fut retiré de son palais. On lui coupa ses longs cheveux, dernier signe de sa royauté, et on l'envoya finir ses jours dans un monastère. Ainsi prit fin cette longue comédie royale qui avait duré plus de cent ans.

\*

Presque aussitôt couronné, Pépin dut défendre sa couronne. Beaucoup de nobles qui lui obéissaient en tant que maire du palais refusaient de le reconnaître comme roi, même si, dans les faits, seul le titre changeait. Mais Pépin lutta avec détermination et conquit, et un à un, les nobles se soumirent à son autorité.

Les Lombards continuaient de menacer Rome. Le pape, différent de celui qui avait autrefois fait appel à Charles Martel, décida de traverser les Alpes pour implorer lui-même l'aide du puissant roi des Francs.

Le pape jouissait d'une grande révérence dans le monde chrétien, et le roi de France était considéré comme le champion de l'Église. Lorsque l'on apprit que le pontife venait à la rencontre de Pépin, des foules affluèrent de toutes parts pour lui rendre hommage. Pépin reçut le pape avec toutes les marques de respect.

Les larmes aux yeux, la tête couverte de poussière et vêtu d'un haillon, le grand pontife se jeta aux pieds du roi pour lui demander son aide. Pépin promit de la lui accorder. En retour, le pape le couronna et l'oignit à nouveau comme roi des Francs, et fit jurer aux nobles de ne jamais choisir un roi qui ne fût pas de la famille de Pépin. Il lui conféra aussi le titre de « patricien de Rome », un honneur symbolique, sans aucun pouvoir réel à Rome.

Pépin tint fidèlement sa promesse. Après avoir vaincu les Lombards, il remit au pape les terres conquises. C'est après ce retour de guerre que l'on raconte une anecdote sur Pépin, qui témoigne de sa force et de son courage exceptionnels. On l'appelait Pépin le Bref, car il était de petite taille, mais son courage et sa puissance étaient hors du commun.

\*

Un jour, Pépin apprit que beaucoup de gens se moquaient de lui, disant qu'un homme aussi petit ne pouvait pas être un chef. Il décida de leur donner une leçon. À l'époque, les combats de bêtes sauvages étaient le principal divertissement des villageois, comme nous irons voir une comédie musicale aujourd'hui. Pépin ordonna donc d'amener dans l'arène un taureau très féroce, si grand que les gens avaient peur même de le regarder. Contre lui, on lâcha le lion le plus redoutable que l'on put trouver.

L'arène se remplit de rugissements et de mugissements lorsque les deux créatures se rencontrèrent. Les cornes baissées et la queue battante, le taureau se précipita sur le lion. Avec un faible grognement, le lion s'élança, saisit le taureau à la gorge et le plaqua au sol. La lutte était effrayante. Dans un silence de plomb, les spectateurs observaient, soulagés de la barrière solide qui les séparait des bêtes.



D'un seul coup, Pépin coupe la tête du lion, puis d'un second, celle du taureau.

Pépin prit alors la parole :

— Allez, dit-il aux hommes qui l'entouraient, délivrez le taureau ou tuez le lion !

Mais tous, le cœur glacé de peur, ne purent qu'articuler quelques mots d'excuse.

— Seigneur, dit l'un d'eux, il n'est point d'homme sous le ciel qui ose tenter une pareille entreprise.

Le roi se leva, tira son arme et descendit dans l'arène. En deux coups, il trancha la tête du lion et celle du taureau. Remettant son glaive dans le fourreau, il retourna sur son trône et dit :

— Vous semble-t-il maintenant que je puisse être votre seigneur ? N'avez-vous jamais entendu comment David, enfant, vainquit le

géant Goliath, ou comment Alexandre, qu'on appela le Grand, bien qu'il fût aussi petit que moi, imposa le respect à ses généraux ?

À ces mots, les moqueurs tombèrent à genoux et s'écrièrent :

— Qui, sauf un fou, refuserait de reconnaître que vous êtes seul digne de nous commander tous ?

Enfin, en 768, Pépin mourut et fut enterré avec de grands honneurs dans le monastère de Saint-Denis. Il avait gouverné la France pendant onze ans en tant que maire du palais et plus de quinze ans comme roi. C'était un grand roi guerrier. Mais la renommée de son père, Charles Martel, était si grande, et celle de son fils qui lui succéda encore plus, que sa propre renommée fut presque oubliée.

Si bien que, bien des années plus tard, un roi de France fit graver sur son tombeau :

« Pépin, le père de Charlemagne ».

## XLII. L'histoire de Pierre le barbier

Louis IX mourut en 1270 et son fils, Philippe III – surnommé le Hardi – lui succéda. Philippe avait accompagné son père en croisade et, après la mort du roi, il resta encore deux mois à Tunis. Durant cette période, deux batailles violentes eurent lieu. Finalement, un traité fut conclu : les chrétiens furent autorisés à pratiquer librement leur religion, et le roi de Tunis versa une importante somme d'argent à Philippe.

C'est un cortège bien triste qui rentra en France, car Philippe rapportait cinq cercueils. Outre celui de son père, saint Louis, il ramenait aussi le corps de son frère Jean, de sa sœur Isabelle et de son mari, ainsi que celui de sa propre épouse, Isabelle, tous morts durant l'expédition.

Les funérailles de saint Louis furent grandioses. Philippe, en signe d'honneur, aida lui-même à porter le cercueil jusqu'à l'abbaye de Saint-Denis. La grande église était comble : chevaliers, nobles, clercs, et, tout au long du chemin, le peuple en foule pleurait son roi bien-aimé.

Philippe III avait vingt-cinq ans lorsqu'il monta sur le trône. On ignore pourquoi il reçut le surnom de Hardi, car l'histoire ne rapporte aucun acte véritable de courage ou d'audace de sa part. Ce n'était pas un grand roi. Il avait été un fils obéissant, et devint un homme doux mais faible et ignorant, qui se laissait facilement gouverner par ses favoris, par sa femme, par sa mère, par n'importe qui, pourvu qu'on l'influence assez.

C'est sous son règne qu'un roi de France prit pour la première fois un homme de basse condition comme favori. Le plus influent d'entre eux fut Pierre de la Brosse, qui avait été barbier de saint Louis. Philippe le combla d'honneurs, de titres, de terres et d'argent.

Pierre dominait le roi, et les grands seigneurs le craignaient, car il obtenait de Philippe tout ce qu'il souhaitait. Ils se montraient humbles devant lui et lui offraient de riches cadeaux. Lorsqu'ils voulaient parler au roi, ils s'adressaient d'abord à Pierre.

\*

Mais si les seigneurs le craignaient, ils le haïssaient aussi. Ils ne pouvaient oublier qu'il était né roturier. Il n'y avait qu'une seule personne que Pierre craignait et haïssait à son tour : Marie de Brabant, la jeune et belle seconde épouse de Philippe. Il résolut de lui nuire.

Or, il arriva que Louis, le fils aîné du roi, mourut subitement. Pierre en profita pour faire courir le bruit que la reine l'avait empoisonné, puisque Louis n'était pas son fils, mais celui de la première épouse de Philippe, morte durant la croisade. Il envoya à la cour un complice, qui insinuait, par des sourires entendus et des gestes mystérieux, qu'il connaissait la vérité sur cette mort. Peu à peu, le roi lui-même se mit à croire que la reine avait causé ce malheur.

La reine, en grande détresse, avait toutefois de nombreux amis. Ils persuadèrent Philippe de consulter une « femme mystique » connue pour révéler les choses passées et futures. Cette femme déclara au roi qu'il ne devait pas croire les calomnies qu'on lui rapportait : la reine était bonne et loyale envers lui et envers tous ceux qu'elle aimait.

En entendant ces paroles, Philippe comprit qu'il avait à sa cour des hommes qui n'étaient ni bons ni loyaux. Les seigneurs espérèrent alors que Pierre serait enfin puni pour le mal qu'il avait voulu faire. Mais pendant deux ans, rien ne se produisit.

Un jour pourtant, un moine se présenta devant le roi, apportant une boîte remplie de lettres. Personne ne sut jamais ce qu'elles contenaient. On disait qu'il s'agissait de lettres écrites par Pierre de la Brosse, prouvant sa trahison envers le roi.

\*

Quoi qu'il en soit, Pierre fut arrêté et jeté en prison. Philippe demanda aux seigneurs de le juger. Ils accoururent, le condamnèrent à mort, et le livrèrent au bourreau. Un matin, avant le lever du soleil,

Pierre fut pendu avec les voleurs et les brigands. De nombreux nobles l'accompagnèrent jusqu'à l'échafaud, heureux d'assister à la fin de leur ennemi. Mais le peuple de Paris était bouleversé : hommes et femmes se pressaient autour du condamné, peinant à croire qu'un homme élevé si haut pouvait tomber si bas.

Outre ce barbier qui eut une fin tragique, un autre homme du peuple, un orfèvre nommé Raoul, connut sous ce règne une ascension extraordinaire : Philippe l'anoblit. Jamais encore une telle chose n'avait été vue. Jusqu'alors, seule la guerre pouvait donner accès à la noblesse. Cela montrait que l'idée selon laquelle la guerre était la seule vocation honorable commençait à disparaître. Cela montrait aussi que le système féodal touchait à sa fin.

Philippe régna quinze ans. Il mourut en octobre 1285, au retour d'une campagne désastreuse en Espagne, où il avait tenté, en vain, de conquérir le trône d'Aragon pour son fils Charles.

## CVI. Napoléon III et le « Crime de Décembre »

Lorsque Napoléon III comprit qu'il ne pourrait obtenir ce qu'il désirait par des moyens légaux et pacifiques, il décida qu'il l'obtiendrait par des moyens illégaux.

Il prépara son projet rapidement et dans le plus grand secret. Très peu de personnes furent mises dans la confiance, mais parmi elles se trouvait le chef de la police.

Puis, soudain, au début du mois de décembre, avant même le lever du jour, seize des principaux membres de l'Assemblée furent arrêtés dans leur lit, ainsi qu'une soixantaine d'autres chefs républicains.

Au petit jour, les ouvriers et les passants découvrirent sur les murs de Paris une proclamation du président de la République annonçant la dissolution du Parlement.

— Français ! écrivait Louis-Napoléon, la situation actuelle ne peut durer plus longtemps. Chaque jour qui passe augmente les dangers du pays. Au lieu de faire des lois dans l'intérêt général, l'Assemblée prépare la guerre civile ; elle attaque les pouvoirs que je tiens directement du peuple ; elle encourage les mauvaises passions et compromet le repos de la France. Je l'ai dissoute, et je rends le peuple entier juge entre elle et moi.

Il demanda ensuite au peuple de le nommer président pour dix ans. C'est ce qui arriva : plus de sept millions et demi de Français votèrent « oui ».

Cet événement est connu sous le nom de coup d'État de Louis-Napoléon. Pour ses partisans, c'était l'acte courageux d'un grand homme d'État. Pour ses adversaires, c'était un crime, et ils parlèrent

longtemps du « Crime de Décembre ». Quoi qu'il en soit, il s'agissait d'une violation évidente de la loi. Mais le coup d'État avait été préparé avec tant d'habileté et exécuté avec tant de rapidité que personne ne put véritablement résister.

— L'Empire est fait ! s'écria amèrement un républicain lorsque tout fut terminé.

Et il disait vrai.

Car Louis-Napoléon n'était pas plus satisfait d'une présidence de dix ans que son grand-oncle ne l'avait été autrefois du consulat.

Peu à peu, il se comporta comme un roi. Son portrait apparut sur les pièces de monnaie et son nom fut ajouté aux prières de l'Église. Pourtant, pendant quelque temps encore, il chercha à empêcher les gens de voir la réalité. Il essaya de faire croire aux Français que la France était toujours une République.

Mais Louis-Napoléon était à la fois un rêveur et un conspirateur, et il n'abandonna jamais ses ambitions de grandeur. Il poursuivit son œuvre avec patience et habileté. Quelques mois plus tard, il entreprit un voyage à travers la France. Partout, dans ses discours, il préparait les esprits à l'idée d'un empire. Et partout la foule l'accueillait aux cris de :

— Vive l'empereur !

Finalement, il estima que le moment était venu. Les Français furent une nouvelle fois appelés à voter pour décider si Louis-Napoléon devait devenir empereur. Plus de sept millions de voix répondirent « oui », tandis que quelques milliers seulement votèrent « non ».

Ainsi, exactement un an après son coup d'État, le 2 décembre 1852, Louis-Napoléon fut proclamé empereur des Français. Il prit le nom de Napoléon III, car le fils de Napoleon Bonaparte, mort en Autriche, était considéré comme Napoléon II.

\*

Devenu empereur, Napoléon III épousa bientôt une belle Espagnole, Eugénie de Montijo, qui devint l'impératrice Eugénie.

Il vécut dans un grand luxe et s'efforça de rendre sa cour aussi brillante et somptueuse que celles des Bourbons ou de son grand-oncle.

Il chargea le baron Georges-Eugène Haussmann de transformer Paris afin de lutter contre les épidémies causées par la surpopulation et la grande saleté. Haussmann rendit la ville splendide. De nombreuses vieilles maisons furent détruites pour laisser place à de grands immeubles élégants. Il fit construire de nouveaux logements pour les plus pauvres, traça les larges avenues que nous connaissons encore aujourd'hui, bâtit des lycées, des théâtres, des églises, des halles, un nouveau palais de justice et le magnifique Palais Garnier. Paris s'agrandit également et se couvrit de squares, de jardins et d'espaces verts où les habitants aiment encore se promener.

Napoléon III promettait la paix aux Français. Dans un discours célèbre, il déclara :

— Certaines personnes disent : « L'Empire, c'est la guerre. » Moi, je dis : « L'Empire, c'est la paix. » C'est la paix, parce que la France la désire, et lorsque la France est satisfaite, le monde est tranquille.

Pourtant, malgré cette promesse, son règne fut presque continuellement marqué par les guerres. La plus importante fut la guerre de Crimée. Durant ce conflit, les Français combattirent aux côtés des Britanniques pour soutenir la Turquie contre la Russie.

Les Français et les Anglais, ennemis acharnés pendant des siècles, se retrouvèrent cette fois alliés, combattant côte à côte dans la chaleur étouffante de l'été comme dans les terribles hivers russes. Ce spectacle paraissait étrange. Plus étrange encore était de voir les puissances chrétiennes défendre les Turcs, que les Français avaient autrefois tenté de chasser d'Europe. Enfin, après deux années de combats, les alliés remportèrent la victoire et la paix fut signée en mars 1856.

La guerre contre la Russie fut bientôt suivie d'une guerre en Italie. À cette époque, l'Italie était encore divisée en plusieurs États, tandis que la Lombardie et la Vénétie restaient sous domination

autrichienne. Beaucoup d'Italiens rêvaient désormais d'une Italie libre et unie. Parmi eux, Victor Emmanuel, roi de Sardaigne, et son ministre Camillo Benso, comte de Cavour, étaient les plus ardents défenseurs de cette cause. Ils réussirent à convaincre Napoléon III de les soutenir et, en 1859, l'empereur déclara la guerre à l'Autriche.

Une fois encore, les Français remportèrent plusieurs victoires, et la guerre s'acheva après la grande bataille de Solferino, qui chassa les Autrichiens de Lombardie.

Même si l'Italie n'était pas encore entièrement libérée « des Alpes à l'Adriatique », comme Napoléon III l'avait annoncé, il estima avoir suffisamment fait. Il conclut donc la paix avec l'Autriche et laissa les Italiens poursuivre eux-mêmes leur combat pour l'unité.

D'autres guerres suivirent encore, et plusieurs avaient des causes jugées légitimes. Mais finalement, Napoléon III entreprit une guerre insensée et injuste contre le Mexique. Profitant de l'affaiblissement des États-Unis pendant la guerre de Sécession, il tenta d'imposer Maximilien aux Mexicains, le frère de l'empereur d'Autriche, comme souverain du pays. Il espérait ainsi accroître l'influence française en Amérique pour s'enrichir.

Mais les Mexicains ne voulaient pas de Maximilien et résistèrent avec acharnement. Après avoir dépensé énormément d'argent et perdu beaucoup d'hommes sans résultat, Napoléon III rappela finalement ses troupes en France, abandonnant Maximilien à son destin. Livré à lui-même, celui-ci fut bientôt vaincu, capturé puis fusillé.

L'échec tragique de l'expédition du Mexique porta un coup sévère au prestige de Napoléon III. Beaucoup lui reprochèrent cette aventure, que la France avait largement désapprouvée dès le départ. Après ce désastre, le mécontentement contre l'Empereur commença à grandir ouvertement.